

SANKOFA

« Quand on défie le roi, on ne le rate pas »
– Omar Little, série *Sur écoute*

La lune pointait à peine quand Sankofa apparut en haut de la piste. Ses sandales de cuir battaient doucement ses talons à mesure qu'elle avançait. À petits pas rapides, de ses petits pieds agiles. Quand elle passa à côté d'eux, les grillons ne s'arrêtèrent pas de chanter ni les hiboux de hululer et, dans les fourrés, le cochon de terre continua de fourrager à la recherche de termites. À quelques mètres derrière elle, dans l'obscurité, trottait le petit renard roux dont la rumeur disait qu'il la suivait partout. Ce type d'animal n'était pas connu pour vivre au Ghana, mais on avait vu des choses bien plus curieuses encore se produire quand Sankofa était dans les parages.

Bien qu'elle soit âgée de quatorze ans, son petit gabarit et ses joues rebondies lui donnaient l'air d'en avoir dix.

Sa tenue était un modèle taille enfant, de celles que revêtent les femmes mamprusis vivant au nord du Ghana : une longue jupe jaune teinte à la main de la marque BioSilk avec un haut assorti brodé d'une coûteuse dentelle, ainsi qu'un bandeau jaune et violet en tissu torsadé qu'elle avait arrangé exactement comme sa mère avait l'habitude de le faire quand elle rendait visite à des amis. Elle portait aussi ses boucles d'oreilles en or et avait couvert son crâne chauve d'une perruque noire à la coupe courte. Elle avait badigeonné son cuir chevelu de deux épaisses couches du beurre de karité onctueux qu'elle venait d'acheter. Ainsi, la perruque ne la grattait pas. Elle en avait aussi enduit son visage d'une fine couche, s'assurant de bien la faire pénétrer à l'endroit où se trouvaient auparavant ses sourcils. Malgré la chaleur écrasante de la nuit, le beurre de karité, sa tenue pesante et élaborée, elle se sentait bien… Pour le moment.

Adossé à une hutte de terre, un jeune homme tirait sur une cigarette dans le noir. Alors qu'il exhalait sa fumée, il la repéra. Il s'étouffa et porta la main à sa bouche avant de crier : « Sankofa arrive ! » en éwé, tout en attrapant la poignée de la porte pour l'ouvrir à la volée.

– Sankofa arrive ! répéta-t-il.

À travers les fenêtres, par les portes entrebâillées, à tous les coins de rue et par-dessus leurs épaules, les gens jetèrent des regards affolés. Narines dilatées, ils roulaient des yeux fous, bouche bée et cœur battant la chamade.

– Elle arrive, *oooo* ! s'écria quelqu'un en pidgin.

– *Shia ! Sankofa a ba !*

– Sankofa approche !

– Sankofa, *Sankofa, ooo* !

– La voilà ! *Aaa ba ei !*

– Attention au télécontrôle, *o* ! C'est la plus puissante de toutes les magies.

– L'Oiseau Sankofa approche !

Les femmes s'emparèrent des nourrissons qui jouaient dans la poussière et ordonnèrent aux plus grands de rentrer. Les portes se refermèrent. Les gens pressèrent le pas. Les portières des voitures claquèrent et les véhicules démarrent au quart de tour.

La fille appelée Sankofa remonta la rue désormais déserte de cette bourgade qui tentait de se faire passer pour une ville fantôme. Elle avait la peau foncée, des traits doux, la mâchoire contractée, et pour seul bagage un sac à amulettes qu'un sorcier lui avait donné cinq ans plus tôt, peu après qu'elle avait quitté sa maison. Son sac cognait doucement contre sa hanche. Son contenu se réduisait à un rouleau de billets dont elle avait rarement besoin, une montre mécanique, un pot de beurre de karité plus gros qu'un poing d'homme, une carte d'Accra dessinée à la main et un livre enroulé serré. Une très vieille édition de *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* qui l'avait accompagnée toute la semaine, un roman de poche qu'elle comprenait à peine, mais qu'elle avait beaucoup de plaisir à lire. Avant cela, ç'avait été un exemplaire en lambeaux des *Voyages de Gulliver*.

De toute évidence, la ville n'était pas pauvre. On y trouvait quelques huttes, mais elles étaient bien construites

et bien entretenues. Cette nuit-là, il faisait très sombre, et Sankofa apercevait des rais de lumière qui filtraient de l'intérieur des habitations. Ces huttes de terre avaient l'électricité. Les gens craignaient la jeune fille, mais pas au point de se priver de télé. Au-delà se dressaient des maisons modernes, dont les occupants essayaient aussi de faire croire qu'elles étaient inhabitées. Sankofa sentait la ville l'observer à mesure qu'elle cheminait. La ville qui espérait, souhaitait, priait pour que la jeune fille ne fasse que passer, tel un spectre dans le noir.

Sankofa porta son regard sur la plus grosse bâtisse du voisinage. Avec son immense mur d'enceinte blanc en béton surmonté de verre brisé et son toit rouge, l'énorme villa blanche était inratable. Tandis qu'elle s'approchait de l'entrée, la jeune fille remarqua une grosse araignée noire qui remontait le long d'un côté du portail. Avec ses grandes pattes et son corps poilu et robuste, elle aussi ressemblait à la main d'un spectre.

– Bonsoir, fit Sankofa en mamprusi en s'approchant encore.

L'araignée marqua une pause, semblant la remarquer et la saluer à son tour, puis reprit son ascension vers la forêt d'éclats de verre qui hérissait le dessus du mur de clôture. Sankofa sourit. Les araignées avaient toujours mieux à faire. Elle se demanda quelle histoire l'arachnide tisserait à son sujet, et jusqu'où sa légende s'étendrait.

Elle leva le menton, tendit un petit poing et cogna contre le battant.

– Excusez-moi, je voudrais entrer ! héla-t-elle en twi.

Elle n'était pas sûre de la distance qu'elle avait parcourue. Il valait mieux s'en tenir à la langue la plus répandue. Après réflexion, elle changea d'avis et passa à l'anglais :

– Gardien, je viens rendre visite à la famille qui vit ici.

Il n'y eut pas de réponse, alors elle tourna la poignée. Comme elle s'y attendait, ce n'était pas verrouillé. Le gardien se tenait de l'autre côté de la grande allée, près du garage. Il portait un pantalon bleu, une chemise blanche immaculée, et avait le regard vide. De ses mains tremblantes, il égrenait un chapelet. La lumière au-dessus du garage permettait à Sankofa de voir distinctement son visage. Il se tourna pour cracher par terre, sans faire un geste pour l'accompagner jusqu'à la maison.

– Merci, monsieur, dit la jeune fille en avançant jusqu'à la colossale porte d'entrée.

La lumière du perron était éteinte.

– Je trouverai mon chemin.

De plus près, la maison était moins élégante, le bas des murs blancs était taché d'éclaboussures de terre rouge laissées par les boues de la saison des pluies. De grandes toiles d'araignée poussiéreuses ornaient les corniches où le toit rejoignait les murs. Une Mercedes gris métallisé, une Tesla blanche, une BMW noire et une Honda bleue étaient garées dans l'allée ; la Mercedes était en train de charger, branchée sur l'électricité de la maison. Le garage était fermé. La bâtisse était plongée dans l'obscurité. Mais Sankofa savait qu'elle était occupée.